

En vue des côtes

René S.



En vue des côtes

LE 2/11/45

SP.72'162

Chers Oncle et Tante,

Nous sommes enfin en vue des côtes indochinoises. Elles nous apparaissent en ce moment à tribord par une toute petite colline toute recouverte de verdure et d'une végétation ressemblant aux chênes-verts de nos contrées méridionales. Le ciel est couvert et il semble qu'il pleuvra dans le courant de la journée. Nous traversons la période de la mousson, période de pluie constante qui entretient la végétation.

Ce voyage qui a duré près de vingt-cinq jours s'est passé sans que je ressente le moindre mal de mer. Nous n'avons pas eu la faveur d'une tempête, pas même d'un « coup de tabac », ce qui me fera défaut dans ma petite documentation. Mais j'espère qu'au retour je connaîtrai la faveur du roulis et du tangage quitte, car on ne sait jamais, à en ... souffrir.

Quinze jours après notre débarquement. Je reprends cette lettre.

Je voudrais vous dire la date où nous sommes, mais pas plus mes camarades que moi-même ne le savons : tous nous vivons éloignés du monde intelligent. C'est donc approximativement quinze jours après notre arrivée que je reprends le stylo.

Depuis nous avons beaucoup vu : un camarade est mort assassiné par un « *illisible* ». Il ne se passe pas une seule nuit où le régiment n'est pas attaqué par des terroristes.

Mais je vais, comme je viens de le faire à Oncle et Tante D., vous raconter les péripéties du débarquement.

Vous savez sans doute que Saigon est retiré de 80 kms à l'intérieur des terres. Nous avons donc quitté « L'Orontes » pour une (*illisible*) qui nous a menée depuis le cap Saint-Jacques à Saigon en suivant le cours du Mékong.

La vue était magnifique et j'en fus enthousiasmé. La vue des plantes exotiques : palétuviers, bambous, etc. rendait le cadre merveilleux. Un soleil poudreux nous inondait. Il était cinq heures quand nous débarquâmes à Saigon.

La traversée de la ville se fit sous la forme d'un défilé ; une population enthousiaste nous accueillait les larmes dans les yeux et nous chantions gaiement nos chants coloniaux ; dans le fond on était content d'avoir plaqué le bateau. J'entendis une voix fluette à mes côtés. Elle était vibrante comme grelottante : « Vive la France immortelle ». J'ai pensé à un Hugo ou à un Lamartine. Nous quittâmes bientôt la ville pour le village annamite. Nous avons passé les boulevards, traversé les esplanades embaumées, admiré une pagode et le tombeau d'un maréchal « *Sliquoï* (sic)ⁱ ». Ces maisons étaient petites, mais très longues.

Depuis, nous végétons dans cette cité, croupis (sic), vautrés dans quelques villas. Nous vivons une vie de pacha. Bien nourris, peu vêtus car il fait chaud, notre principale occupation après les diverses corvées de l'armée, c'est le soin de notre personne. Cela consiste à manger bien, hygiène physique et prévention contre les maladies. La sieste en est une. La « primaliné » (?) contre le palu, une deuxième, et la moustiquaire une troisième. Les bananes se mangent ici en quantité inimaginable. J'en ai fait ma principale nourriture. Les oranges et mandarines, ananas et mangues sont également appréciés. J'ai surtout étudié la vie indochinoise et des Indochinois. Ici en Cochinchine, on rencontre des individus de toutes les races : des Chinois, des Japonais, des Annamites, Tonkinois, Moïs civilisés, etc., et même des Européens. Ceux-ci sont particulièrement intéressants, surtout en ce qui concerne les Européennes.

Les Chinois vivent exclusivement du produit de leur commerce. Les Annamites tentent de les imiter, mais ne sont pas si voleurs (sic). Leur moyen de transport est le pousse-pousse moderne qui tient à la fois du triporteur et de la vulgaire charrette. Composé de deux roues en bois, garnies de pneus pleins, il est tracté par une bicyclette ou bien par un monsieur qui court, souffle et tire !

La piastre est la monnaie du pays : elle vaut jusqu'à ce jour 10 f. La vie est donc horriblement chère à Saigon si on se laisse voler. Il faut constamment marchander même s'il s'agit de bananes.

Nous attendons avec impatience le moment d'actionner. Nous attendons surtout nos véhicules qui ne doivent pas tarder. Après quoi la guerre commencera contre le Vietminh et contre les Japonais, aussi traîtres que lâches (sic).

Ici les camarades pleurent tout le jour et pestent contre le sort qui les a mis dans l'armée. Ceux-là ont quatre ou cinq années de service et sont obligés comme tous ceux de la 9^{ème} DIC de suivre le mouvement.

Moi, je ris et je chante, heureux du mien, qui m'a permis de visiter un des plus jolis pays que j'aie jamais vu. Enfin, je suis heureux de vivre et, si j'ai encore un peu à souffrir, je sais que c'est pour la France et pour les miens et je l'offre volontiers et sans restriction, mais je pense tout de même à nos « zazous » qui eux réclament et ne donnent rien. Ces jeunes qui commencent leur vie là où celle des autres finit. En somme, ils vivent pour nous et nous mourrons pour eux !

Après tout, je m'en moque, après la pluie, le beau temps. J'espère encore aux rayons de soleil qui ensoleilleront ma vie. J'aspire à fonder un foyer comme tout autre. Je le ferai plus tard, voilà tout.

Voilà, je veux en terminant penser que ma lettre vous trouvera en bonne santé et je vous embrasse bien fort.

René s

P.S. Ecrivez souvent et numérotez vos lettres de 1 à...

Bons baisers René s

2^{ème} P.S. Je n'oublie pas cousine Madeleine et je l'embrasse aussi bien fort.

Bien amicalement à tout le Perrier. Surtout à Yvette à laquelle je crois devoir une réponse.

ⁱ) « Sliakui » dont il parle, on ne sait quel est le mot, il le met entre guillemets, un de ces mots de militaire, ou de colonisateur, pas trouvé sur le net.